

## La mort du Christ

Je voudrais parler un peu de l'humanité Christ. Nous savons qu'il est vrai homme, et lorsque nous cherchons à voir ce qu'il a de commun avec nous, nous constatons qu'il est né, qu'il a vécu et qu'il est mort. Lorsque nous songeons à la manière dont il participe à notre vie, nous constatons qu'il ne partage pas seulement les gloires de l'humanité, mais bien plutôt tout ce qui n'a rien de glorieux. Il se fait solidaire, il s'identifie, non seulement à ceux qui sont dans la gloire, non seulement à ceux qui sont justes et saints, non seulement à ceux qui n'ont pas besoin de salut ou de secours, il s'identifie à tout homme. Nous ne devons pas oublier que les riches et les puissants ont eux aussi une âme éternelle, une destinée éternelle ; nous devons nous rappeler que prêcher l'Évangile aux pauvres et aux petits n'est qu'une moitié de notre mission. Je crains que l'Église ne l'ait oublié, et que pendant des siècles elle ait prêché la patience aux uns, mais en ne prêchant guère la justice aux autres.

Mais il demeure que le Christ, dans son acceptation de la situation humaine, s'est identifié à nous, non seulement dans notre solidité mais aussi dans notre fragilité et notre misère – oui, il a eu faim avec nous. Il est né rejeté, il n'y avait de place pour lui que dans une mangeoire à l'écart de la société des hommes. Dès le premier jour de son existence, le meurtre rôdait autour de lui. Il connut la fatigue, l'abandon, la solitude, la haine, le mépris, etc. ; cela est vrai aussi. Il accepta la compagnie de gens que les autres ne voulaient pas fréquenter – les pécheurs, les méprisés ; cela est vrai aussi. Mais dans la manière dont il accepte la solidarité avec nous, il y a quelque chose d'autre, et quelque chose de beaucoup plus important. Il accepte la solidarité *dans la mort*. On dira tout naturellement : il a choisi de devenir un homme, il fallait donc bien qu'il en meure. Non, il ne le fallait pas, et c'est justement l'essentiel. Beaucoup d'auteurs ont souligné le fait que la mort ne peut être concevable que par une coupure avec la source de vie. Si l'on peut dire, on ne peut être branché sur la vie éternelle et mourir. Saint Maxime le Confesseur souligne le fait qu'au moment de sa conception, au moment de sa naissance, le Christ dans son humanité n'avait pas part à la mort, parce que son humanité était pénétrée de la vie éternelle de sa divinité. Il ne pouvait pas mourir. Ce n'est ni une allégorie ni une métaphore que nous chantons dans l'Église orthodoxe le Jeudi Saint « Ô Vie éternelle, comment peux-tu mourir ? Ô Lumière, comment peux-tu t'éteindre ? » C'est là un point qu'il nous faut examiner.

Il est mort sur la croix, et les mots utilisés sont les plus tragiques de l'histoire : Lui, qui est le Fils de Dieu, parce qu'il a accepté une solidarité totale, définitive, sans réserve et sans limites avec les hommes, quel que soit leur état, sans participer au mal mais en acceptant toutes les conséquences ; Lui, cloué sur la croix, lance ce cri de l'humanité désespérée : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Les gens versés dans l'exégèse nous expliquent bien qu'à cet instant il reprenait les mots d'un psaume. Si vous avez vu quelqu'un mourir de mort violente, vous pouvez imaginer comment au dernier instant il ira réciter une prière qu'il a apprise quand il était gamin ! En outre, c'est une erreur d'optique, car c'est la prophétie qui est tournée vers son accomplissement, et non l'accomplissement qui est supposé réciter les mots de la prophétie. Non, c'était quelque chose de vrai. Quand le Christ dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné », il prenait à son compte les mots d'une humanité qui avait perdu son Dieu, il participait à ce qui est la seule véritable tragédie de l'humanité – tout le reste n'en est que la conséquence. Perdre Dieu signifie la mort, l'abandon, la faim, la séparation. Toute la tragédie de l'homme se résume en ces mots : « être sans Dieu ». Et il participe à notre situation de sans-Dieu, laquelle est plus tragique qu'un rejet ou une ignorance de Dieu, comme lorsqu'on perd ce que l'on a de plus cher, de plus saint, de plus précieux, le cœur même de sa vie et de son âme. Et quand dans le Credo nous disons : « Il est descendu aux enfers », nous pensons souvent : « C'est une façon de parler ». Mais l'enfer de l'Ancien Testament est quelque chose d'infiniment horrible ; c'est le lieu où Dieu n'est pas. C'est le lieu de la déréliction définitive, le lieu où l'on continue d'exister alors qu'il n'y a plus de vie. Et quand nous disons qu'il descendit aux enfers, nous voulons dire qu'ayant accepté la perte de Dieu, pour être l'un d'entre nous dans la seule grande tragédie qui compte, il en accepta aussi les conséquences et se rendit en ce lieu où Dieu n'est pas, ce lieu de déréliction définitive ; là, comme le disent d'anciennes hymnes, les portes de l'enfer s'ouvrirent pour recevoir Celui qui, vaincu sur la terre, est maintenant vaincu et prisonnier ; l'enfer reçoit cet homme qui a accepté la mort dans une humanité immortelle, et la perte de Dieu sans le péché ; ainsi confronté à la présence divine – car il est à la fois homme et Dieu –, l'enfer est détruit il n'y a plus de lieu où Dieu n'est pas. Le vieux chant prophétique est accompli : « Où me cacherais-tu loin de ta face ? Tu as ton trône dans les cieus, et au schéol (ce lieu où tu n'es pas) tu es là aussi. » Telle est la mesure de la solidarité du Christ avec nous, de sa volonté de s'identifier lui-même non seulement à de pauvres hommes, mais à des hommes sans-Dieu. Si vous y réfléchissez, vous verrez qu'il n'est pas un athée ici-bas qui ait fait dans les profondeurs de l'absence de Dieu un plongeon aussi radical que le Fils de Dieu devenu Fils de l'Homme. Il est le seul à savoir ce que cela veut dire d'être sans Dieu et d'en mourir.

Cela a des conséquences sur notre attitude vis-à-vis d'autrui. Si ce que j'ai dit est vrai, et je le crois de toutes mes forces, alors il n'est rien d'humain, pas même la perte de Dieu, pas même la mort par la perte de Dieu, pas même l'angoisse de Gethsémani dans l'attente de cette insurpassable horreur, qui soit étranger au Christ, extérieur au mystère du Christ.

Quelle est alors notre attitude de chrétiens envers ceux qui sont les ennemis du Christ, qui le haïssent, qui le rejettent, ceux qui sont sans Dieu non seulement parce qu'ils ne l'ont pas encore rencontré, mais parce qu'ils ont rencontré à sa place une caricature que nous leur avons nous-mêmes présentée sous le nom de Dieu ? Sachons-le, nous serons jugés par ceux qui rejettent Dieu à cause de nous, et le Christ ne leur est pas étranger, pas plus qu'ils ne lui sont étrangers. Il y a un mystère de salut qui dépasse de beaucoup l'Église, de beaucoup notre expérience, de beaucoup notre entendement.